NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

76 N° 6 1954

L'Union est-elle possible ?

Paul MAILLEUX

p. 655 - 663

https://www.nrt.be/en/articles/l-union-est-elle-possible-2466

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

L'Union est-elle possible ?

La division qui, depuis de nombreux siècles, oppose chrétiens d'Orient et d'Occident pose un problème particulièrement délicat au prêtre catholique que le ministère pastoral met en contact avec des Orientaux non catholiques. Quelle attitude prendra-t-il à leur égard?

Le problème est simple lorsqu'il s'agit d'âmes isolées qui acquièrent la conviction que seule l'Eglise conduite par le successeur de Pierre est l'Eglise qu'a voulue le Christ. Il est clair que, dans ce cas, la mission du prêtre est d'aider ces âmes à accomplir la volonté intégrale du Sauveur. Mais il s'agit là, à l'heure actuelle, de cas exceptionnels. Il reste la masse, cette masse des chrétiens d'Orient qui mènent une vie religieuse parfois très intense dans les cadres de leur communauté séparée mais ne s'émeuvent nullement de la division des chrétiens ou proclament qu'elles ne peuvent voir clair dans l'imbroglio des questions historiques et théologiques mises en cause. Si tout espoir de réconcilier les hiérarchies de ces communautés avec l'Eglise romaine doit être abandonné, le devoir du pasteur catholique n'est-il pas de rechercher ces brebis arrêtées en cours de route et de les conduire à l'unique bercail en prenant pour lui le conseil de Paul à Timothée : « Proclame la Parole, insiste à temps et à contretemps, reprends, menace, exhorte...», même si des passages individuels à l'Eglise catholique doivent provoquer une animosité croissante dans les communautés séparées? Si, par contre, tout espoir n'est pas perdu de voir, sinon toutes les communautés orientales séparées, du moins telle ou telle d'entre elles rentrer en corps avec nous dans l'unité catholique, n'y a-t-il pas lieu d'être beaucoup plus circonspect dans le travail apostolique et de viser en premier lieu à ne pas retarder cette heure par un zèle intempestif?

Certes le problème est délicat et, pour y répondre d'une manière adéquate, il faudrait pouvoir prévoir l'avenir en pénétrant dans l'intimité des âmes et dans le mystère de cette foi que le Seigneur seul peut engendrer chez autrui. L'Eglise catholique est objet de foi; elle l'est pour une collectivité comme pour les individus. Comment prévoir à coup sûr ce que fera un ensemble de volontés libres? Il ne semble pas interdit cependant de se demander, en se servant des moyens humains dont nous disposons, si une union entre l'Eglise byzantine et l'Eglise romaine telle qu'elle fut recherchée au concile de Florence, par exemple, reste aujourd'hui dans le domaine des possibilités et même de la vraisemblance.

Faut-il s'en étonner? La majorité des théologiens des Eglises ortho-

doxes donneraient à pareille question une réponse franchement négative : « Notre union avec l'Eglise romaine, diraient-ils en substance, ne serait possible que si cette dernière acceptait à tout le moins de remettre à l'étude avec nous tous les points de doctrine qu'elle a définis depuis la séparation, en particulier les prérogatives qu'elle attribue à l'évêque de Rome ; or elle ne l'acceptera jamais. » Certains catholiques partagent ces vues pessimistes. Dans un article de la *Civiltà Cattolica* repris par *L'Ami du Clergé* [1], « Entre Rome et Moscou. Les Eglises grecques dissidentes », le R. P. de Vries, professeur à l'Institut Oriental de Rome, conclut comme suit son étude : « Ce serait une illusion de vouloir nourrir des espérances d'une véritable union, car la reconnaissance du pape comme chef de l'Eglise universelle est totalement étrangère à la mentalité de nos frères séparés. D'autant plus que dans la sollicitude légitime et obligatoire du Souverain Pontife envers tous les chrétiens, ils continuent à ne voir qu'un impérialisme et une soif de domination. »

A voir cependant l'attitude générale de l'Eglise romaine, il semble qu'elle n'ait jamais voulu partager pareil pessimisme. Qu'on se rappelle, par exemple, le tact que les Pères du Concile de Trente apportèrent à la rédaction des canons sur le divorce pour ne pas éloigner davantage les Grecs. Et les patriarches dissidents d'Orient ne furent-ils pas invités au Concile du Vatican dans l'espoir manifeste d'une réconciliation possible? Or les conjonctures actuelles ne sont certainement pas moins favorables que ces époques à un rapprochement effectif avec certaines confessions dissidentes d'Orient.

Il importe de remarquer tout d'abord que les théologiens orthodoxes eux-mêmes ne sont pas d'accord pour préciser quel est, dans leur confession, le magistère authentique. Est-ce le concile oecuménique? Est-ce l'ensemble des pasteurs et des fidèles s'exprimant dans la « sobornost »? Si c'est le concile oecuménique, les orthodoxes ne peuvent en présenter aucun qui ait condamné les positions catholiques. Si c'est la grande famille chrétienne entière, inspirée par l'Esprit et parlant d'une manière « conciliaire », de quel droit pourraient-ils exclure de cette famille tous les enfants de l'Eglise romaine? D'ailleurs, comme aime à le souligner dans ses ouvrages le R. P. Jugie, « mise à part l'infaillibilité personnelle du pape, il n'est pas question controversée entre Grecs et Latins depuis la séparation, sur laquelle un bon nombre de théologiens dissidents ne se soient prononcés et ne puissent logiquement se prononcer encore pour la thèse catholique [2]. » Si donc l'opposition entre l'Orient et l'Occident reposait uniquement sur certains points du dogme tels que la Procession du Saint-Esprit, l'Immaculée Conception ou l'Epiclèse, il semblerait qu'on puisse espé-

1. *L'Ami du Clergé*, 4 février 1954, p. 66.
2. *Le Schisme byzantin*, p. 468.

rer une évolution de la pensée théologique orthodoxe, la prédominance de courants d'idées plus proches de la doctrine catholique et finalement la rencontre avec elle. Cependant quand il s'agit de la question la plus brûlante, située à la base même du schisme, celle à laquelle on revient sans cesse : le gouvernement suprême de l'Eglise, les théologiens orthodoxes sont unanimement opposés à la position romaine et il semblerait que leur Eglise ne puisse jamais accepter une autre doctrine sans se renier elle-même. Ce serait donc l'impasse...

Heureusement nous, catholiques, nous sommes profondément persuadés qu'il s'agit ici pour les orthodoxes non d'un reniement mais d'un approfondissement de leur pensée actuelle. Une Eglise qui, dans ses hymnes liturgiques, par exemple, appelle saint Léon, pape, « l'héritier du trône de Pierre, le Coryphée », « le chef de l'Eglise orthodoxe du Christ », « le Doyen du Concile suprême... » [3], qui, dans sa prière officielle, invoque sans cesse saint Pierre comme « le chef des apôtres, le préposé à l'Eglise, le fondement de la foi... » [4] aurait-elle vraiment à se renier elle-même pour se rapprocher de nous? Chez elle comme chez nous, la prière officielle de l'Eglise n'est-elle pas une expression authentique de sa foi?

Quiconque a fréquenté quelque peu intimement les hauts dignitaires actuels des Eglises orthodoxes, a vu d'un peu près leur vie de prière, de zèle et souvent d'abnégation, considérerait comme une injustice d'oser douter de leur droiture et de leur bonne foi. Il déplorera seulement l'ignorance dans laquelle beaucoup se trouvent de la doctrine et de l'action de l'Eglise catholique. Or, convaincus comme nous le sommes de ce que la doctrine catholique et, en particulier, la primauté de Pierre et de ses successeurs, se trouve intégralement contenue dans cette Ecriture et cette Tradition que nos frères d'Orient chérissent au même titre que nous, jamais, semble-t-il, nous ne pourrons mettre en doute que, le Seigneur aidant, non seulement des âmes isolées mais des pasteurs eux-mêmes de ces Eglises n'en viennent à découvrir dans ce dépôt sacré ce que nous y avons découvert nous-mêmes.

Cette découverte ils devraient normalement la faire dans la mesure où nous saurons les y aider par une charité loyale, intelligente et longanime. La voie la plus logique et la plus sûre d'aboutir à cette union tant désirée est donc avant tout d'aider nos frères d'Orient, et surtout leurs pasteurs, d'une part, à mieux connaître l'Eglise catholique dans sa réalité, d'autre part, à intensifier tellement leur vie religieuse par l'étude, la prière et cette vie liturgique et sacramentaire qui leur est commune avec nous qu'ils en viennent à se libérer de tout ce qui les empêche de découvrir et accomplir la Volonté intégrale du Sauveur.

3. Matines et vêpres du 18 février dans l'Office byzantin.
4. Office du 16 janvier et du 29 juin.

Dans cette jeune Roumanie d'avant la dernière guerre où une forte minorité de catholiques vivait côte à côte avec une majorité d'orthodoxes et où le besoin d'un rapprochement, nécessaire pour l'unité nationale, était ressenti plus vivement qu'ailleurs, des personnalités ecclésiastiques organisèrent un jour une sorte de referendum sur les deux questions suivantes : 1° Le retour à l'unité de nos deux Eglises séparées est-il souhaitable? 2° Si oui, quel serait, d'après vous, le meilleur moyen de le réaliser?

Les réponses arrivèrent nombreuses et détaillées. Celle d'un ecclésiastique orthodoxe se distingua cependant par son laconisme : « Le retour à l'Unité est-il souhaitable? — Souhaitable? Non : il est indispensable si l'on veut vraiment l'établissement du Règne de Dieu sur terre. Comment le réaliser? — Que les orthodoxes abandonnent leur phobie de Rome et les Latins leur air de supériorité. »

Notre « air de supériorité ». Retenons ce reproche d'un de nos frères séparés au moins pour en rechercher l'origine. Dans un problème aussi grave un de nos premiers devoirs est d'étudier aussi profondément que possible la mentalité actuelle de nos frères pour être mieux à même de leur parler.

Pendant de longs siècles, les Eglises séparées d'Orient connurent des régimes politiques qui étouffèrent tout développement de leur part. Que l'on songe, par exemple, au joug turc plus de quatre fois séculaire que connurent les communautés chrétiennes du Proche-Orient. A l'heure actuelle, de l'autre côté du Rideau de fer, le sort de beaucoup d'entre elles est encore moins enviable. Dans un article où un professeur du Séminaire orthodoxe russe de Paris, le Père Alexis Kniazieff, décrit la tentation de découragement qui peut envahir la jeunesse orthodoxe, nous lisons : « Beaucoup d'hommes, dans le monde actuel ont cessé de croire dans le Christ. Quant à l'Orthodoxie, elle présente en ce moment le tableau le plus triste et le plus décourageant. Des centaines de millions d'orthodoxes se trouvent sous le joug d'un pouvoir antireligieux. Mais là où elle jouit de la liberté, l'Orthodoxie apparaît souvent comme la moins active, la plus pauvre en forces créatrices authentiques, la plus exposée à des divisions purement humaines de toutes les confessions chrétiennes. Que de fois on est obligé de se convaincre de ce que le monde orthodoxe actuel montre parfois une totale incompréhension de ce qui constitue la mission authentique de l'Eglise du Christ. Nous sommes infiniment loin de de cette renaissance de vie et de pensée chrétiennes qui saisit actuellement l'Occident. A la suite de circonstances historiques, nous constituons, en de nombreux cas, des minorités religieuses. Dans ces cas, les orthodoxes, pour conserver leur foi, doivent lutter contre des influences extérieures et, de ce chef, se trouvent presque toujours en réaction contre le milieu ambiant. Mais la génération montante ne

consent pas toujours à « aller contre le courant »... et dans de nombreux cas, elle abandonne l'orthodoxie [5]. »

Nous représentons-nous par contre l'impression de puissance, d'opulence, de solide organisation surtout, que l'Eglise romaine produit sur nos frères d'Orient par le nombre de ses fidèles, de ses diocèses organisés dans le monde entier, de ses séminaires et brillantes universités, de ses écoles, de ses ordres religieux spécialisés dans leur activité, de ses missions, de ses œuvres, de ses théologiens et écrivains, agissant tous suivant des règles remarquablement précisées et unifiées. Celui qui voit tout cela du dehors est porté à croire que l'Eglise catholique est avant tout une organisation. De plus, il se figure aisément que tout manque de tact à son égard provient d'un complexe de supériorité et d'orgueil. Que de fois, par exemple, l'interdiction qui nous est faite de coopérer avec les chrétiens non-catholiques est interprétée dans ce sens! Nos frères orthodoxes qui se sentent faibles à côté de nous seront beaucoup plus sensibles que des Anglicans ou des Luthériens suédois, par exemple, à un geste de notre part qui trahirait de la dureté ou un manque d'estime. Ils le ressentiront d'autant plus que, par tempérament ou par éducation, ils sont moins accessibles que nous aux considérations du droit et que les mouvements du cœur chez eux dominent souvent les déductions de la logique. Nous dirons volontiers : « On est réellement chrétien quand on se laisse conduire par Pierre auquel le Christ a remis ses brebis » et ils nous répondront : « On l'est avant tout à nos yeux quand, à l'exemple du Christ, on sait se montrer doux et humble envers ses frères ». De là leur reproche si fréquent : « Vous avez frelaté l'enseignement authentique du Christ pour le farcir de votre juridisme romain ». La préoccupation constante de tout prêtre catholique en contact avec des chrétiens d'Orient devrait donc être de ne jamais leur appliquer les règles de notre Droit Canon sur la « Communicatio in sacris » sans leur en faire comprendre les raisons avec toute la patience voulue. Ils y verront sans cela des brimades provenant de notre orgueil.

Un exemple concret et vécu peut aider à saisir le contraste qui existe entre nos attitudes et l'opposition qu'il peut produire. Dans un village de France peu fervent vient s'établir un réfugié russe orthodoxe. Comme il n'y a évidemment pas d'église orthodoxe dans la région, il fait ce que bon nombre de ses coreligionnaires font en pareil cas, il se rend à la messe catholique. Or il apprend que le prêtre âgé célébrant cette messe doit venir à pied, chaque dimanche, d'un village voisin. Il n'hésite pas : il ira désormais prendre ce prêtre dans son auto pour lui épargner cette route alors qu'aucun cultiva-

5. *Le Messager de l'Eglise Russe en Europe Occidentale*, janvier 1954 (en russe). p. 5.

teur catholique du pays n'a offert ses services... Les cas de ce genre sont assez fréquents et variés. Dans telle église de la banlieue de Paris, les cierges qui brûlent nombreux devant l'image de la Vierge proviennent pour une bonne part des pieuses orthodoxes établies dans le quartier qui vénèrent la Mère de Dieu sans distinguer dans quelle église elles la trouvent...

Quand, après la première guerre mondiale, les réfugiés orthodoxes arrivèrent par milliers dans les pays de l'Europe occidentale, ils manquaient souvent du nécessaire et les prêtres qui les accompagnaient eussent été incapables d'organiser par eux-mêmes les églises, écoles et séminaires dont leurs fidèles avaient besoin. L'aide leur vint exclusivement, ou à peu près, de la part des protestants, surtout des anglicans qui se montrèrent très généreux sans chercher à entraver la liberté d'action de ceux qu'ils aidaient. Quand un prêtre orthodoxe partait en tournée pour visiter ses ouailles dispersées dans les cités ouvrières ou ailleurs, il était généralement réduit à célébrer ses offices dans les temples protestants. Les séminaires orthodoxes de Paris et de New-York, les organisations de jeunesse orthodoxe, bon nombre d'asiles pour personnes âgées et de paroisses orthodoxes subsistent encore aujourd'hui grâce à cette aide. Que serait devenue sans elle la jeunesse orthodoxe? Ses pasteurs eussent été généralement impuissants à la grouper et à l'instruire. Certes de nombreuses œuvres catholiques furent également fondées pour les émigrés mais elles se tinrent à l'écart des organismes orthodoxes en sorte qu'à nos frères séparés en détresse nous donnâmes l'impression d'être celui qui, accoudé sur le parapet d'un pont, voit son frère en lutte contre le courant et lui crie : « Je veux bien t'aider à te sauver mais reconnais d'abord que j'ai raison ! » Cet état de choses explique comment, dans une réunion récente, un professeur de théologie orthodoxe déclarait : « par la foi nous sommes beaucoup plus près des catholiques, mais de cœur nous sommes plus proches des protestants. » Il s'agit, sans aucun doute, d'une situation passagère due aux circonstances et les impressions disparaîtront un jour devant la réalité. Il faut généralement si peu de chose pour gagner la sympathie de nos frères dissidents ! Le simple geste de Monseigneur Beaussart nommé évêque coadjuteur pour les étrangers de Paris et rendant une visite de courtoisie aux évêques orthodoxes de cette ville a suffi pour y transformer totalement les relations entre les deux groupes religieux. Or il y a, à Paris et banlieue, plus de trente églises orthodoxes.

L'humilité et la charité particulièrement nécessaires dans nos relations avec les Orientaux séparés auront l'accent de sincérité indispensable si nous gardons toujours à l'esprit, d'une part, le fait que notre appartenance à l'Eglise universelle est un don gratuit du Seigneur dont nos frères séparés eussent sans doute bien mieux profité que nous-mêmes s'ils en avaient joui, d'autre part qu'ils ne sont pas

seuls à porter la responsabilité de la séparation... On ne peut oublier non plus que, sur plusieurs points, nos frères d'Orient possèdent des trésors religieux que nous pouvons leur envier, par exemple leur culte liturgique si majestueux, si prenant pour le peuple et, en même temps, si riche en doctrine religieuse... Il importe que toute notre attitude témoigne sincèrement de cette vénération pour les traditions chrétiennes de l'Orient que les derniers papes ont tant de fois recommandée.

Quelle que soit encore l'hostilité vis-à-vis de Rome de certaines communautés chrétiennes d'Orient, il semble incontestable que les circonstances actuelles favorisent le rapprochement. L'Eglise romaine apparaît à beaucoup comme seule capable de réagir efficacement contre le rationalisme, le communisme athée, la paganisation des mœurs et l'émiettement des diverses sectes chrétiennes. Cette « phobie de Rome » dont parlait le prêtre roumain cité plus haut décroît sensiblement chez les orthodoxes plus cultivés et chez les jeunes. Certes chez les chrétiens orientaux on trouve encore vis-à-vis de l'Eglise romaine une gamme de sentiments qui va de la haine irraisonnée et morbide jusqu'à la sympathie la plus chaude, impatiente d'une union avec nous mais que l'on veut collective. Dans les rares écrits où il soit question de religion, qui nous parviennent des régions situées au delà du Rideau de fer, le Vatican est invariablement présenté comme l'indéfectible allié du capitalisme américain, comme l'ennemi juré du peuple et de la paix. Faut-il s'en étonner? Ces Eglises orthodoxes ne jouissent d'aucune liberté de presse et sont obligées d'orchestrer les slogans du pouvoir civil communiste. Mais sommes-nous certains que ces attaques ne servent pas notre cause auprès des chrétiens les plus avisés de ces pays?

Plus pénibles en fait restent les attaques haineuses de certaines publications éditées dans les pays libres. Telle revue imprimée dans un monastère russe des Etats-Unis semble bien mal informée encore de la vraie nature du catholicisme et le ton de ses invectives contre lui rappelle trop la « Revue du Patriarcat de Moscou ». Cette lamentable attitude est un reste des luttes religieuses auxquelles certains moines de ce monastère furent mêlés jadis en Russie Subcarpathique.

Entre-temps, l'idée catholique fait son chemin. Dans l'article cité plus haut, le R. P. Kniazieff s'adressant à la jeunesse orthodoxe poursuit : « On commence à porter sa croix en l'acceptant par l'abnégation. En quoi peut consister le geste d'abnégation que le Seigneur attend de nous, orthodoxes du milieu du XXe siècle? Rappelons ici les arguments souvent présentés comme porteurs d'un caractère décisif en faveur de notre fidélité à l'orthodoxie mais qui, en fait, ne le sont pas du tout. Il nous faut souvent entendre dire que nous devons être orthodoxes par fidélité à notre origine ethnique ou nationale, parce que nous sommes Russes, Serbes, Grecs, Bulgares, Roumains

et que l'orthodoxie est la foi de nos pères et de notre peuple. Bien sûr, nous ne contestons pas que le maintien des traditions ethniques ou nationales soit chose vénérable et noble. Cependant l'apôtre Paul estimait pour nulles les traditions ancestrales pourvu qu'il découvrît la vérité. Aussi devons-nous être orthodoxes non pas parce que nos pères ou tout notre peuple l'étaient mais uniquement parce que l'orthodoxie est la vérité. On nous dit parfois qu'être orthodoxe c'est servir de la meilleure manière notre pays et notre peuple. Cette assertion, nous ne pouvons l'accepter qu'avec la réserve suivante : par notre appartenance à l'orthodoxie nous servons nos peuples à la condition d'être conscients que nous leur portons la vérité mais nous n'avons pas le droit de ne voir dans l'orthodoxie qu'une arme de lutte politique ou un moyen de construire avec succès un royaume terrestre. De même au nom de la vérité de l'orthodoxie, nous ne devons accepter qu'avec les plus grandes réserves les affirmations en vertu desquellles nous devrions être orthodoxes parce que l'orthodoxie se trouve être l'expression la plus parfaite de notre génie national. Puisqu'elle est la vraie foi, l'orthodoxie a une portée universelle et, de ce chef, conserve son caractère d'obligation non seulement pour les Russes, les Roumains, les Grecs, les Serbes, les Bulgares, etc., mais pour tous les peuples de tous les temps et de tous les pays. Et précisément c'est dans cet oubli de l'universalité de l'orthodoxie que se trouve la racine de ces maux dont l'Eglise orthodoxe souffre en ce moment. C'est la raison de notre persistance dans les divisions et de notre refus de nous comprendre les uns les autres. Bien sûr, ce danger menace toujours n'importe quelle société religieuse mais pourquoi précisément, en ce moment, la lutte contre ce danger revêt-elle chez nous un caractère tellement exceptionnel qu'il faut en parler comme d'une croix particulière[6] ? »

Pareilles considérations, on les aurait sans doute cherchées en vain, il y a quinze ans, dans toute la littérature orthodoxe. Ne sont-elles pas le fruit de ces souffrances qui accablent nos frères d'Orient mais les purifient et les élèvent aussi? Bien sûr, l'Orthodoxie, au sens où le R. P. Kniazieff en parle, n'est pas encore intégralement celle que conçoivent les catholiques, mais ces lignes ne montrent-elles pas que le plus gros obstacle au vrai catholicisme, du côté des Eglises d'Orient, c'est-à-dire le particularisme ethnique ou national, est en train de crouler et que, cette fois, nous commençons, les uns et les autres, à parler la même langue? Certes, en Grèce et dans le Proche-Orient, les relations restent ou tendues ou inexistantes et des considérations d'ordre politique ou ethnique continuent à gêner le rapprochement. On peut y déceler cependant également quelques signes de détente : Monseigneur Spiridon, métropolite d'Athènes, n'a-t-il pas envoyé

6. Voir l'article cité, p. 7.

plusieurs de ses jeunes prêtres étudier dans les séminaires catholiques de France et le Patriarche actuel de Constantinople, Monseigneur Athénagore, n'a-t-il pas, à diverses reprises, tenu à exprimer son respect au Saint-Père?

Il ne semble donc pas déplacé de terminer nos méditations sur le douloureux centenaire du schisme dans la joie de l'espérance. Le fossé entre Byzance et Rome qui continua à s'élargir bien longtemps encore après Michel Cérulaire semble aujourd'hui se rétrécir. L'union est possible et le prêtre catholique qui ne tiendrait pas compte de cette possibilité dans ses rencontres avec les Orientaux séparés s'exposerait à l'entraver ou à la retarder. Se réalisera-t-elle un jour? Quand et de quelle manière? Le Seigneur seul le sait, mais une chose est certaine : sa réalisation ne sera pas l'œuvre des pessimistes mais de ceux qui auront cru à l'efficacité de la prière du Christ : « Que tous soient un! ».

Pour un bon nombre d'Orientaux séparés désireux de rentrer dans l'unité avec l'Eglise latine, la « phobie de Rome » n'est plus guère que l'appréhension de perdre, par cette union, leur personnalité religieuse propre, leur liberté spirituelle. Notre attachement au pape leur apparaît comme un inexplicable paradoxe en notre siècle épris de liberté. Un jour viendra cependant, nous voulons l'espérer, où ils ne verront plus simplement l'aspect juridique du pouvoir pontifical dans l'Eglise mais tout son aspect dogmatique et exaltant, c'est-à-dire le geste d'amour du Christ achevant l'édifice social de son Eglise, et où ils rediront avec nous la parole de saint Jean : « Et nos credidimus charitati... ».

Paris. Paul MAILLEUX, S. J.